



De l'hystérie à la féminité

Jean-Paul Guillemoles

« Une femme est-elle née ou faite »* s'écriait Ernest Jones¹ ; Freud pourtant nous donne cet avertissement : « Il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme – ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable – mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles. »². L'œuvre de Lacan aussi bien que les patientes que nous rencontrons ne cessent de souligner ce cheminement difficile vers la féminité, en déplaçant la question du côté des modalités de nouage de l'ordre signifiant et de la jouissance. Ceci bien au-delà des déterminismes sociaux et culturels invoqués par exemple par Simone De Beauvoir dans « Le deuxième sexe » et plus tard par les théories du genre.

Mais c'est Jacques-Alain Miller, qui, à la suite de Lacan, mettra en lien la non-existence du signifiant *la femme* avec l'inexistence du rapport sexuel jusqu'à poser la forclusion de ce signifiant *la Femme*.³

Tout comme la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, elle n'est pas sans conséquence. Si cette dernière ouvre la possibilité de déclenchement d'une psychose lorsque les suppléances se trouvent mises en défaut, la forclusion du signifiant *La femme* a elle aussi des effets. D'une part, ce manque d'un signifiant dans l'Autre débouche sur ce que Lacan traduit comme délire généralisé. D'autre part, pour celles qui se situent côté femme dans le tableau de la sexualité, cette absence d'un signifiant sous lequel se ranger ouvre sur un questionnement que peut venir tamponner, mais jamais apaiser, un usage des semblants, du côté de la mascarade – ainsi nommée par Joan Rivière – dans un alliage de symbolique et d'imaginaire, qui laisse ouverte la question du réel.

Cette question de son être femme sera tout spécialement posée par le sujet hystérique à travers ses symptômes, symptômes ou mascarade, souvent confondus avec la féminité.

Mais Lacan nous a montré la possibilité d'une solution « sinthomatique ». Elle pourrait constituer en un parcours où une femme fait de ce manque de signifiant, une invention, et accepte la navigation vers les terres inconnues de la féminité, au-delà de la solution oedipienne où elle se réfugie comme dans un port, selon l'expression de Freud dans la conférence *La féminité*, position qui est une sorte de passage obligé.

Le propos de ce travail pourrait se résumer à la tentative d'élaborer ce passage. Mais revenons d'abord aux fondamentaux de l'apport freudien.

Le devenir féminin chez Freud

Il est important de garder en mémoire cet avertissement de Freud : « En outre, la comparaison avec ce qui se passe chez le garçon nous dit que le développement de la petite fille en femme

*Texte publié dans le bulletin UFORCA Montpellier

¹ Cité par Jacques Lacan dans « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

² Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1952, p. 156.

³ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 26 novembre 2008.

normale est plus difficile et plus compliqué car il comporte deux tâches de plus, pour les lesquelles le développement de l'homme ne présente pas de contre-partie. »⁴

Pour Freud, une femme « normale » est celle qui devient épouse et mère, en subissant deux déplacements, nous pourrions dire, deux exils.

D'une part, un changement de zone érogène du clitoris au vagin ; assertion dont la pertinence a été depuis discutée et qui a entraîné bien des tourments pour les femmes qui l'ont entendu sur un mode normatif, au point de susciter pour la Princesse Bonaparte des opérations chirurgicales destinées à faciliter ce déplacement. Mais, ne pourrions-nous pas entendre aussi pour Freud le pressentiment d'une jouissance Autre, qui ne serait pas sur le registre phallique, jouissance spécifique, qu'il n'a pu élaborer ?

D'autre part, un changement d'objet, en passant de la mère au père, car pour une fille, le premier objet, c'est la mère. Il y a, comme pour le garçon, érotisation autour des premiers soins, et des sensations qu'ils peuvent éveiller.

Nous savons que la forte fixation finit par disparaître écrit Freud, et il va mettre en avant une série de constatations et en série plusieurs facteurs.

La première constatation est une inversion de signe des affects : « Cet éloignement par rapport à la mère se produit sous le signe de l'hostilité, l'attachement à la mère se termine en haine. »⁵ Déceptions, interdictions, répression de la masturbation infantile seront évoquées, mais l'élément principal est pour Freud le ressentiment de la fille vis-à-vis de la mère, du fait de ne pas lui avoir donné un pénis ; elle l'en tient pour responsable. Et de ce fait, *l'envie du pénis s'empare d'elle qui laissera dans son évolution, dans la formation de son caractère des traces ineffaçables*. Ce désir, ajoute Freud, demeure vivace dans l'inconscient et conserve toujours une charge énergétique notable.

Comme dans le premier exil, telle une sorte d'*Aufhebung*, ce qui est dépassé reste conservé. Ce trajet idéal reste soumis à la singularité de chacune, toutefois le *penisneid* reste présent et Freud soulignera à quel point le mari peut « bénéficier » des conflits et rancoeurs vis-à-vis de la mère.

De Freud à Lacan

En passant de Freud à Lacan, dans *Le Séminaire*, livre III, ce dernier anticipera en quelque sorte l'affirmation ultérieure, soulignée au début de cet exposé, sur l'inexistence du signifiant de *La femme*. Il pose que « pour la femme, la réalisation de son sexe ne se fait pas dans le complexe d'Œdipe d'une manière symétrique à celle de l'homme, non pas par identification à la mère, mais au contraire par identification à l'objet paternel, ce qui lui assigne un détour supplémentaire. »⁶

En ce sens, ajoute-t-il, on peut dire qu'une hystérique : « s'il y a beaucoup plus d'hystériques-femmes que d'hystériques-hommes – c'est un fait d'expérience clinique – c'est parce que le chemin de la réalisation symbolique de la femme comme est plus compliqué. Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses essentiellement différentes. Je dirais même plus – c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point, s'interroger est le contraire de le devenir. La métaphysique de sa position est le détour imposé à la réalisation subjective chez la femme. Sa position est essentiellement problématique, et jusqu'à un certain point inassimilable. Mais une fois que la femme est engagée dans l'hystérie, il faut dire que sa position présente une stabilité particulière en vertu de sa simplicité structurale – plus une structure est simple, moins elle

⁴ Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1952, p. 157.

⁵ *Ibid.*, p. 163.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 193.

révèle des points de rupture. Quand sa question prend forme sous l'aspect de l'hystérie, il est très facile à la femme de la poser par la voie la plus courte, à savoir l'identification au père.»⁷

Au-delà de l'Œdipe freudien

Cet éclairage sur l'apport des hystériques à l'élaboration du discours analytique va conduire Lacan à reprendre régulièrement au fil du séminaire la lecture d'un des cas princeps de Freud : Dora. Dans *Le Séminaire*, livre XVII, à propos de Dora, il s'écrie « Pourquoi substitue-t-il au savoir qu'il a recueilli de toutes ces bouches d'or, Anna, Emmie, Dora, ce mythe du complexe d'Œdipe ? »⁸

Mythe qui sera la pierre angulaire de la démarche analytique pendant longtemps. Lacan, plus tard le qualifiera de rêve de Freud⁹.

Selon Lacan, dans ce même séminaire, Freud à un moment donné aurait donc choisi la théorie oedipienne contre le discours des hystériques. Cette prégnance du complexe d'Œdipe pourrait être rapportée à deux facteurs. Un facteur personnel de Freud qui a construit son oeuvre en donnant au père une place centrale. Toutefois, une amorce du déclin du père se repère malgré tout, notamment dans les cas cliniques où ils sont présentés d'une manière ou d'une autre défailtants, ce qu'ils sont toujours en fait comme le soulignera plus tard Lacan.

D'autre part, l'effet d'un moment dans la culture, les hystériques y sont très sensibles, moment où le discours de l'Autre était encore imprégné des valeurs patriarcales.

C'est ce que Lacan va reprendre dans *Le Séminaire*, livre XVII toujours à propos du cas Dora¹⁰ en posant que Freud, à partir de ces deux mythes concernant le père, privilégie deux lectures : une lecture hystérique de l'inconscient en mettant l'accent sur l'Œdipe et une lecture obsessionnelle à partir de *Totem et Tabou*. Se répondent ainsi deux manières de faire avec l'impossible écriture du rapport sexuel : un rapport incestueux interdit par la Loi rendant les autres possibles, ou le communautarisme des frères fondant un impossible du lien avec les femmes du père.

L'hystérie aujourd'hui

Mais nous vivons à une époque porteuse d'autres références et à partir d'un commentaire de la phrase de Lacan « l'inconscient c'est la politique », J.-A. Miller souligne : « On voit bien tout ce qui attache encore la psychanalyse au mythe du père et que la société en train de se modifier à l'époque de la globalisation, a cessé de vivre sous le règne du père . Pourquoi ne pas le dire dans notre langage à nous, la structure du tout a cédé à celle du pas tout : la structure du pas tout comporte précisément qu'il n'y ait rien qui fasse barrière, qui soit dans le position de l'interdit. »¹¹ J.-A. Miller fait ici référence au tableau de la sexualité.¹² Si à partir de l'exception qui fonde l'ensemble, tous les hommes sont soumis à la fonction phallique, à la castration, le pas-tout se situe côté droit du tableau. Une femme, en tant qu'être parlant divisé par le langage est également inscrite dans la fonction phallique. Mais pas tout d'une femme y est inscrit. « Ce La/ ne peut se dire. Rien ne peut se dire de la femme. La femme a rapport à S (A/) et c'est en cela qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque, d'autre part, elle peut avoir rapport avec Φ . »¹³

C'est ce *pas-tout* de la position féminine qui va prendre une part prépondérante dans ce moment de la culture qui est le nôtre.

⁷ *Ibid.*, p. 200-201.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 112-113.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 107.

¹¹ Miller J.-A., *Intuitions milanaises (2) Mental n°12*, Paris, Mai 2003 p. 17.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.

¹³ *Ibid.*, p. 75.

Après la pluralisation des S_1 , signifiants maîtres, contemporains de la dévalorisation de la figure paternelle, Lacan ébauche à côté du discours du maître, le discours capitaliste en permutant S_1 et \$, où \$ est en position de signifiant maître. Ce discours n'est pas tant, nous dit J.-A. Miller, « la promotion de l'hystérie que la promotion du sujet sans repères ». Au manque de repères collectifs se substitue ce qu'il nomme « des bulles de certitude ». ¹⁴ Ceci implique pour un sujet le fait de ne plus être orienté par des références collectives mais d'avoir à construire dans cet environnement ses propres références, ce qui recoupe la question posée lors du prochain congrès de l'AMP sur le symbolique au XXI^e siècle.

La conséquence en est, par rapport à la clinique non plus centrée sur le Nom-du-Père mais sur le *pas-tout*, une clinique où, je cite J.-A. Miller : « [...] fleurissent les pathologies que l'on décrit comme centrées sur la relation à la mère, ou centrées sur la narcissisme ». ¹⁵

Cette formule « que l'on décrit » montre la distance de cette formulation par rapport à la vulgate psychanalytique des post-freudiens.

Toutefois, cette formulation qui pourrait rejoindre celle du DSM de par la diffraction des symptômes en troubles ne rend pas compte du fait que les symptômes hystériques sont toujours là, avec des enveloppes formelles différentes.

Si la figure du père a beaucoup pâli, celle du maître est toujours à l'œuvre. Lacan nous montre dans le *Séminaire*, livre XVIII, que le discours traditionnel confond le père et le maître, confusion particulièrement sensible dans le discours religieux.

Cette confusion est désormais obsolète. Lacan va poser cette séparation à partir d'une distinction entre le signifiant et le nom. S_1 , signifiant maître est du registre signifiant. Marque ineffaçable de la première rencontre avec la jouissance, il va s'articuler à la série des signifiants S_2 .

Le père est un nom, pas un signifiant. Il est porteur de signification, comme le Phallus. C'est l'index de la place vide qui permet le discours.

Le rapport au maître est lui toujours là puisque, nous dit Lacan, le père a avec le maître le rapport le plus lointain, c'est lui qui travaille pour nourrir le *famil*, avec son corollaire pour le sujet hystérique, le fait de chercher à le dominer.

Ce néologisme *famil* est extrêmement intéressant, il est cité deux fois dans *Le Séminaire*, livre XVI, et une fois dans *Le Séminaire*, livre XVII à propos de l'hystérie. Il le définit ainsi dans le livre XVI : « [...] le *famil* n'est-il pas notable à l'horizon du champ de la névrose, – ce quelque chose qui est un *Il* quelque part, mais dont le *Je* est véritablement l'enjeu de ce dont il s'agit dans le drame familial ? C'est l'objet *a* en tant que libéré. C'est lui qui pose tous les problèmes de l'identification. C'est lui avec lequel il faut, au niveau de la névrose, en finir, pour que la structure se révèle de ce qu'il s'agit de résoudre, à savoir, le signifiant de A barré, la structure tout court ». ¹⁶

La famille, qui n'existe plus sous sa forme patriarcale mais en tant que cause d'un désir anonyme, fragile bulle de certitude derrière laquelle se dérobe le sujet, c'est cela qui chez les névrosés va faire écran à la structure, c'est-à-dire à l'impossible à dire.

Le père est souvent, actuellement, esclave de sa condition économique à laquelle il s'identifie ; position dévaluée qui va dans le sens du désir hystérique, alors que c'est à travers lui, à la figure idéalisée du maître que le sujet hystérique va toujours venir faire objection.

Avec la théorie des quatre discours, Lacan passe de facto de l'hystérie comme symptôme à l'hystérie comme discours où le rapport au maître passe au premier plan par rapport à la métaphore paternelle.

Mais au-delà de la figure paternelle, le maître moderne a changé de costume, et s'incarne souvent sous une forme démultipliée dans des institutions, des comités, dans l'entreprise

¹⁵ Miller J.-A., *Intuitions milanaises (2) op. cit.*, p. 24.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 293.

gérée par des conseils d'administration dépendant eux-mêmes d'actionnaires, et aussi dans le discours de la science et de l'évaluation, négateur de la singularité.

Et c'est contre cette réduction au « tous pareils » que le sujet hystérique pourra mettre en défaut tel ou tel choix, telle orientation, tel ou tel diagnostic sur le plan médical. Comme le dit plaisamment Marie-Hélène Brousse, le sujet hystérique c'est sur le registre du *non pas pour moi, moi non* qu'elle s'affirme en se situant dans une exception la renvoyant au tableau de la sexuation dans sa partie gauche, du côté homme, où elle voudrait incarner une position de « non soumise à la castration ». Sujet divisé, qui supporte difficilement de choisir, à la recherche de l'objet introuvable qui pourra nourrir son insatisfaction, telle est le sujet hystérique féminin dans la revendication d'une place hors limites qu'encourage le discours contemporain dans sa dimension de spectaculaire.

Deux vignettes cliniques

Deux consultant·es fourniront des vignettes cliniques permettant d'illustrer ce propos. L'une d'entre elles est une très jeune fille qui incarne dans sa vie personnelle cette dimension de « sujet déboussolé ». Âgée de vingt ans, c'est une étudiante à l'avenir professionnel en construction.

L'autre exemple met en exergue la maternité comme hypothétique solution à la question de la féminité pour une jeune femme de trente-cinq ans qui est elle aussi divisée entre son désir d'enfant et sa crainte d'un enfermement dans un rôle maternel.

Caroline

Je vais ainsi exposer quelques traits de celle que je nommerai Caroline. Elle est dans les incertitudes d'une vie amoureuse où se traduit en acte l'emprise d'une fixation au père et d'un ravage maternel dans les impasses de son devenir féminin.

Ici, pas de conversion spectaculaire, quelques crises n'atteignant pas l'intensité de l'hystérie d'antan, telle qu'elle est magnifiquement illustrée dans le film de David Cronenberg, *A Dangerous Method*. Nous ne sommes plus à l'époque du puritanisme viennois et zurichois des mœurs victoriennes où la sexualité était d'autant plus présente qu'elle était refoulée, et où la figure paternelle n'était qu'au début de son déclin.

Il serait plutôt possible de parler d'une hystérie s'exprimant sous forme de traits de caractère, en référence à l'ouvrage de Lucien Israël, à partir de la plainte qui, mises à part quelques phobies infantiles, fait état d'angoisses, d'inhibitions avec refus du corps, de difficultés relationnelles et d'une prise dans le désir de l'Autre qui obère l'expression d'un désir subjectivé.

Elle demande un rendez-vous car elle n'arrête pas de pleurer depuis que son petit ami l'a laissée. Le moindre lien la renvoyant à ce qu'il fut de leur rencontre et de leur relation chaotique déclenche des larmes. Elle se sent, selon son expression, « déstituée d'elle-même ». Mais, invitée à en dire un peu plus, elle va évoquer son comportement particulier avec ce garçon : le séduire, le repousser, le rappeler. « Je créais des conflits tout le temps » ; « je l'aimais et je le détestais ». Comment mieux exprimer d'emblée sa division chez cette étudiante intelligente et motivée ?

Elle ne supporte pas le moindre tiers, spécialement féminin, dans leur relation le garçon doit toujours être attentif et disponible, et en même temps il l'ennuie, souvent, elle le repousse.

Derrière ce fonctionnement, apparaît vite l'évocation d'une déception vis-à-vis de son père qui, après l'avoir idolâtrée, n'a d'intérêt que pour son petit frère né d'un second mariage. De plus, dit-elle : « Mon père rencontrait beaucoup de femmes, je ne me sentais pas exister ». Ce père, elle veut le faire payer pour qu'il contribue à financer ses études, manière de compter pour lui, qui de son côté, se montre très réticent pour assumer ses obligations. « [...] l'hystérique est soutenu dans sa forme de trique, par une armature. [...] Cette armature, c'est

son amour pour son père. »¹⁷ L'hypothèse d'un recours sur le plan juridique est envisagée. Au lieu d'un père porteur d'une référence à la Loi, c'est elle qui tente d'incarner devant lui une position où se rejoignent la loi morale et la légalité.

Un lien d'une grande proximité avec une mère-copine, l'ayant informée de toutes ses péripéties sentimentales après un divorce houleux, contribue à son enfermement dans un mal être constant et une insatisfaction généralisée. Mais, cette proximité avec une mère-femme trop proche et fragile fait qu'elle n'a pas de mère.

« Le rapport à sa mère, nous dit Lacan, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »¹⁸

Quelques rencontres lui permettent de passer des larmes au dire, et de l'amour perdu à un nouvel amoureux, qu'au fond, elle n'aime pas, et qu'elle va traiter de la même façon dans une équivalence entre l'un et l'autre. « C'est dans le manque que je sens l'aimer » ; « j'aime bien lui faire du mal. »

Mais dans ces évocations de ses relations, sa sexualité ne fait pas acte, au sens où la jouissance n'est pas invoquée ou évoquée à cette occasion, dans un effacement du corps au profit de l'image que les autres peuvent avoir d'elle, image d'elle qu'elle plaque sur les autres jeunes femmes rencontrées dans une relation en miroir sans fin, où se poursuit sa propre quête d'une féminité en devenir, alors que la relation sexuelle sans engagement, vient voiler l'impossible écriture du rapport sexuel.

Pour cette jeune fille, ce père à la fois détesté et adoré, mis en position de maître, maintient en suspens un lien où elle s'enferme dans une position de fille au père, aliénée dans cet amour impossible, et sans lieu à elle pour exister ; alors qu'une mère, qui a retrouvé, elle, un lien amoureux l'utilise comme confidente et l'enferme dans son ombre.

Tel est le contexte de cette hystérie moderne, chez une « encore adolescente » qui répète d'un garçon à l'autre ce rapport avec un maître à dominer, en même temps que la fuite de son désir dans une identification masculine. D'ailleurs depuis ces derniers temps, elle s'est inscrite dans une salle et pratique un sport de combat plutôt viril.

Dans sa particularité de figure paradigmatique de notre modernité, issue d'une famille déchirée où le père ne se fait pas « le vecteur de l'articulation de la Loi dans le désir » mais se conduit comme un adolescent, on peut se référer, comme le faisait Lacan, à la phrase de l'aumônier des Glières dite à Malraux, « il n'y a pas de grandes personnes ». Phrase dans laquelle, il percevait l'annonce des ségrégations à venir. À ce tableau, il ne manque pas la figure de l'Autre femme, en la personne de la belle-mère « qui se mettait en valeur » dit-elle, et qui a cette fonction de privation de la position phallique pour Caroline, ce qui contribue, à partir d'une réitération du ravage, à son sentiment de dérégulation.

Dominique, ou la maternité comme solution ?

Une autre situation clinique va me servir à questionner la difficulté du passage de l'hystérie à la féminité, en soulignant la fonction comme confirmation de l'appartenance au genre féminin par la dimension de réel qui est la sienne. Mais aussi, *a contrario*, l'affirmation qu'elle vient incarner de la revendication phallique sur un mode freudien à travers l'enfant.

Dominique, trente-cinq ans, est venue demander une analyse après une fausse-couche, consciente du fait que quelque chose en elle faisait objection à la maternité. Après un travail de quelque mois, elle est à nouveau enceinte et met au monde un garçon. Si cette seconde grossesse s'est déroulée sans problème sur le plan médical, son discours sur le divan n'a cessé de témoigner d'une ambivalence entre ce désir d'enfant et la peur de devenir une « bonne

¹⁷ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV « L'insu que sait de l'Une bévue s'aile à mourre » leçon du 14 décembre 1976, *Ornicar*, Paris, Lyse n°12-13, décembre 1977, p. 12.

¹⁸ Lacan J., « L'Étourdit », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 465.

femme », d'être réduite à la condition de mère, sans la part d'activités extérieures qu'elle pratiquait à côté de son activité professionnelle.

Quelques mois après la naissance, elle revient avec une nouvelle demande : elle ne sait pas pourquoi elle ne cesse de critiquer son compagnon, lui-même exaspéré par les remontrances qu'elle ne cesse de lui faire à tout propos. Le risque d'une séparation se profile à l'horizon.

La base de ces critiques apparaît sans masque et pourrait se traduire ainsi : pourquoi moi et pas lui, lui qui doit partager équitablement la charge du bébé et les responsabilités.

Ce qui peut s'entendre dans un renversement en « pourquoi lui [a-t-il un pénis] et pas moi » ?

Sous les habits d'un féminisme formellement égalitaire, la revendication phallique s'exprime à ciel ouvert. « Si la femme est celle qui n'a pas, la mère est celle qui a » écrit Rose-Paule Vinciguerra.¹⁹ Dans un texte intitulé *Les femmes et le phallus*, elle interroge le désir féminin, le rapport de la mère et du phallus, et le ravage dans la relation mère-fille, en déplaçant la question de la mère du côté de la personne suffisamment bonne, selon la formule de Winnicott, vers la dialectique du désir dans le rapport au manque.

Pour Dominique, l'équivalence enfant-phallus a été mise en acte par la maternité, sans pour autant pacifier sa revendication. L'enfant en tant que semblant phallique était censé la protéger de son manque à avoir, qui fait retour dans le quotidien de la vie familiale.

Figée dans une position oedipienne, enfant unique et chérie par son père, elle fut pour lui l'objet agalmatique face à une mère soumise et effacée. Heureuse de sa maternité, l'enfant l'aidera-t-il à faire famille avec son compagnon ? Les bénéfices de la maternité seront-ils suffisamment élaborés pour lui permettre de renoncer à sa revendication phallique dans la poursuite du travail analytique ?

Hystérie et féminité

Dans *Joyce le symptôme*, Lacan déclare : « une femme est symptôme d'un autre corps, si ce n'est pas le cas, elle reste symptôme dit hystérique.²⁰ »

Le propos de ce travail pourrait s'illustrer par cette formule que commente Marie-Hélène Roch : « Le symptôme femme par contraste, c'est d'être symptôme d'un autre corps. S'accomplir, se faire, au féminin définissent la fonction de partenaire-symptôme. Il ne suffit pas d'avoir un corps, de croire qu'on en dispose et par la grâce de cette disposition l'offrir à un autre ; dans cet accomplissement, il s'agit d'être. Être femme, à l'occasion, ça peut arriver. C'est par ce tour de s'accomplir comme symptôme et de s'offrir que Lacan peut dire de Joyce qu'il se tient pour femme à l'occasion, tout en sachant bien qu'il ne choisit pas la voie du "pousse à la femme" comme "Le président Schreber", il n'est pas femme de Dieu. Il choisit "le dire à la pointe de l'inintelligible" ». ²¹

Au XXI^e siècle, à l'époque de l'Autre qui n'existe pas et de la jouissance de l'Un tout seul, à un moment de l'histoire où les mythes fondateurs porteurs de références ne sont plus opératoires, serait-il plus difficile pour une femme d'être symptôme d'un autre corps comme le montrent les deux vignettes cliniques ?

Le discours de la science voudrait faire croire aux femmes qu'il peut répondre à ce manque de signifiant et dire leur être. Le marché joue sur l'attente d'un amour qui pourrait soutenir la fragilité de la position féminine, ou sur la promotion de la maternité qui ferait « la vraie femme ».

« [...] toutes les femmes sont folles, dit Lacan, dans la mesure où manquant d'un concept universel de la féminité elles ne savent pas qui elles sont. Mais il dit aussi qu'elles ne sont pas folles du tout, dans la mesure où, elles, elles savent qu'elles ne savent pas. Tandis que les

¹⁹ Qui fait référence non seulement à la privation sur un mode freudien pour la femme, mais pour la mère à l'enfant en tant qu'objet *a*.

²⁰ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*. Paris, Le Seuil, 2001, p. 565.

²¹ Roch M.-H., « LOM du XXI siècle », Ornica ? digital.

hommes savent, croient savoir ce que c'est qu'être un homme, et ça ne se fait que sur le registre de l'imposture. »²²

Mais, c'est dans l'engagement dans une analyse que peut se laisser entrevoir une attente autre, un faire avec ce non savoir et un dire au-delà de l'enfermement dans la position de celle qui a subi la privation, et à qui une mère n'a pu transmettre le *savoir y faire* avec la féminité.

²² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*